

CHARLOTTE COURDESSE

A la manière de Philippe Jaccottet

Pastiche et création [avant-textes]

Premier poème

Ce que je voudrais tenter de décrire, c'est le poids – la pesanteur, plutôt - de cette existence, vécue sous un ciel tantôt nuageux, tantôt rayonnant, brûlant souvent d'un feu presque infernal. En lui est la croyance que la beauté des choses, certains jours d'été, où quelque chose semble s'élever, croître, étendre son pouvoir sur les champs et les êtres, n'est pas présente *en vain*, mais participe à une dynamique mystérieuse qui fait se refléter dans les yeux de passants que je croise, dans les ondulations rocheuses des montagnes, une lumière joyeuse et fatale. Je pense toucher une partie du vrai, mais ne serait-ce qu'un effleurement vain ? Mon expression reste vague quoi que je fasse ; toujours la vie s'échappe de la coupe que je m'efforce de former de mes mains ; même les métaphores, si utiles, si vitales pour créer une continuité de discours, ont une lourdeur qui me déplaît. (C'est peut-être cette notion d'utilité, de productivité, qui pose problème et me limite à des notes éparses. Faudrait-il renoncer à cette limite ? Je crains plutôt que le « débridement » de ma pensée ne libère que trop ce qui devrait rester enfoui, caché, aux tréfonds de mon être, et que je perde la conception juste, balancée des choses.)

La pierre qu'on saisit avec peine parce que sa lourdeur déplaît n'apparaît évidente, son existence n'est justifiée, que dans l'acceptation d'une réalité qui ne fait pas partie de la sienne: son caractère rugueux et obscur est incompréhensible, voire absurde. Mais la lumière dans le ciel et sur l'eau sait bien qu'elle n'est pas atteinte, prise et comprise dans le sens où elle devrait l'être. Son poids fait partie de ces inspirations qui parfois envahissent l'esprit des hommes : légères comme des songes ou des pensées. Elles fuient, filent et volent, laissant peu à l'esprit qui voudrait les retenir. Il me semble qu'il y a ainsi ce qui pèse et ce qui ne pèse pas, mais peut-on vraiment établir une classification aussi simpliste, aussi vaine, qui reprend le critère trop rabâché de dualité ?

Le paradoxe des pierres qui ne retiennent de la légèreté

Que pesanteur malvenue.

Porte-à-faux avec les pensées-plumes.

Porte-à-faux avec mon monde.

Toujours cette difficulté d'expression, qui me fait penser parfois que je suis condamné à ne pas dire, à errer dans des montagnes de caillasse de mots et de paroles non exprimées – et inexprimables. Il y a tout un travail à accomplir pour arriver à intégrer ce monde invisible de la pensée – invisible à nos yeux trop accoutumés au réel. Le poids des pierres soumis à l'usure des éléments, celui des vagues légères qui affluent et refluent dans un mouvement lent et harmonieux, des cris des oiseaux pour qui il n'est pas impossible d'être libre, fait-il véritablement partie de ce monde immatériel ? Il faudrait pouvoir l'affirmer, il faudrait arriver à distinguer ce qui est là et ce qui n'est *pas* là. Il me semble que le poids d'une roche, au-delà de ses caractéristiques matérielles, imprime sa trace dans l'esprit de même qu'une pensée. Lourdeur des sens, légèreté de l'âme. En face de moi est mon double, inscrit dans la pierre.

Pierres trop lourdes

Pensées sans pesanteur

Porte-à-faux d'une balance inégale

Qui fait penser que vivre est ailleurs.

Lorsque je descendais la pente bourbeuse qui mène au lac, je voyais des herbes flétries, tordues par l'eau ; et ces figures de martyres, en plus d'appeler la pitié, créaient en moi un étrange sentiment de contentement coupable. Peut-être réveillaient-elles un passé disjoint, cassé, oublié, qui, par un inexplicable hasard, se retrouvait là, dans la courbure et la couleur tendres de la fougère. Comme une voix, celle-ci semblait murmurer une chanson très simple, que j'aurais dû savoir mais que je ne reconnaissais pas, une *vérité* – mais le terme me paraît trop définitif, pour exprimer quelque chose d'aussi diffus et de fondamentalement naturel. J'aurais aimé comprendre, mais ne pouvais que sentir, ressentir, m'en imprégner jusqu'à ce que je ne distingue plus ni matériaux, ni pensées. Il y a, hors de nous, l'offrande des éléments. En nous, la conscience accepte, ou rejette - toujours. Choisir la pesanteur des choses : la montagne pierreuse plutôt que la montagne mentale, la réalité plutôt que le songe, alors qu'on aimerait prendre les deux.

*Poids des pierres et des pensées
Entre songe et montagne
La balance vacille
La vie doit être dans un autre monde*

(Pourrais-je me convertir aux éléments ?¹ Il faudrait une profonde symétrie entre eux et moi pour que ces bribes de poèmes deviennent évidence, transparence ; miroirs de ce que l'âme, dans ses bons jours, peut exprimer. Je voudrais pouvoir exprimer la différence fatale entre la pensée et le monde visuel, perceptible ; entre le songe, et la montagne ; toujours cherchant, pensant, retournant vingt fois la même image, l'examinant sous toutes ses coutures, la disséquant ; comme un cannibale irrespectueux, je l'ingurgite, la recrache, la fais entrer de force en moi-même. Quel autre expédient pourrais-je avoir ? Pour être mieux poursuivi tout doit nous fuir et se dérober à nous.)

*Poids des pierres, des pensées
Songes et montagnes
n'ont pas même balance
Nous habitons encore un autre monde
Peut-être l'intervalle²*

Deuxième poème

Le ciel commence à luire. C'est l'aube, et ses tons infaillibles - roses et dorés - me font penser à ces tableaux de Chagall où couleur et forme se mêlent au service d'une pensée poétique et parfaite. C'est comme si la lumière, débordant de tous côtés, éclairant précisément *ce* lit, *cette* chambre, envoyait par ondes insidieuses ce message invisible: « réfléchis, attends, puis viens ; tout n'est que débordement d'illuminations, et la clef est dans ta conscience. »

L'impression, parfois, d'avoir été appelé... Je sais bien que la lumière est assimilée en nous à la seule véritable beauté, à ce qu'il faut suivre, espérer, et que le seul mot a un pouvoir d'évocation rassurant ; mais ces bribes sont par trop influencées par une subjectivité trop humaine pour qu'elles me convainquent. Il faudrait un autre langage pour exprimer un inconscient perpétuellement pur, frappant d'évidence et de clarté.

La douce voix d'une rivière au milieu d'une forêt. Ce bleu irréel, transparent. L'existence n'est qu'inexistence qui se dévoile. Mots qui se cachent et qui me fuient - accourez, j'ai besoin de

1 JACCOTTET, Philippe, *Paysages avec figures absentes*, Poésie/Gallimard, 2006, p.70: « Me serais-je converti aux éléments ? »

2 Op. cit., p.178

vous, j'ai besoin de votre présence. Trop de fois ai-je voulu recueillir la simplicité de la nature en pensant y arriver, alors que sa véritable « préhension » ne dépend pas, je le crois, de moi, mais de ma capacité à rester ouvert, confiant, à l'écoute. De même que le cri d'un oiseau de nuit sortant des ténèbres mais ne sachant pas dans quelles oreilles il va se déverser, par quels chemins énigmatiques il passera, ma voix devra surpasser cet amas de contraintes qui ne sont qu'inventions de ma part pour éviter, inconsciemment, non pas de toucher, mais d'effleurer la partie visible de ce qui ne se conçoit guère. Ainsi un jeu s'établit, entre ce qui se dévoile et ce qui se cache ; et l'homme immobile pense, et saisit sans mot dire, sans mélancolie, cette musique harmonieuse.

Voix qui se cachent:

Voix d'oiseau des bois, d'eau,

Voix insensibles à notre présence.

Voix qui ne pleurent pas,

Voix sans mélancolie.

(Ce qu'il faudrait encore pouvoir dire, c'est l'union abstraite entre les sons, et cette noirceur qui cherche à les couvrir. Déjà, l'impression d'en avoir trop dit, d'avoir fait surgir non pas la présence que je désirais montrer, mais l'absence de ces figures tant cherchées, absence révélée d'autant plus par la fausse sobriété de mes mots maladroits qui s'efforçaient pourtant de rendre au plus près une réalité qui ne pouvait que leur échapper. Ne serait-ce qu'ainsi qu'elle se rendrait visible ?)

Lorsque je marchais dans le noir de cette nuit d'août, je ne pensais pas que quoi que ce soit de « salvateur » me bondirait sur les épaules comme un poids familial. L'obscurité était telle que je ne pouvais la concevoir que comme menaçante ; et, tandis que j'enjambais des troncs d'arbres brisés comme des corps, j'avais le sentiment d'un pouvoir immense qui cherchait à m'écraser. Beaucoup d'histoires – la Bible en premier, et le cortège des contes pour enfants reprend cet éternel et inévitable refrain – font surgir à ce moment-là une lumière, protectrice et bonne, qui vient récompenser les souffrances du héros. A quoi fallait-il m'attendre ? Je n'espérais naturellement rien de tout cela, ne croyant pas plus à ce positivisme irréaliste qu'aux héros... Et *il* arriva.

Ce fut un son, bref, mélodieux, innocent, inconscient de ma présence mais sensible à l'obscurité – la *fendant* presque, pour retomber comme une nouvelle pluie. Bouche ouverte, yeux ébahis, jambes arrêtées. La même sensation de soulagement surpris lorsque, quittant la lumière pour l'obscur, on tombe sur les étoiles. Le caveau se change en chapelle...

Elle s'unit à la nuit mortuaire,

A la lune.

Elle atteint sa cible innocente,

Reçoit un bol d'eau fraîche.

Au-delà de la relation entre ce que je vois et ce que je pense, entre visions et réflexions, entre rêve et réalité, il y a l'émerveillement - sans but, gratuit, et surtout créateur de beauté - que je crois important, vital, d'exprimer. Émerveillement qui, à la faveur de la nuit, est recréé et senti beaucoup plus justement qu'à la lumière du jour. Aussi étonnant que cela paraisse, le soleil le transforme en superflu. La métamorphose se fait au clair de lune. Ou alors est-ce mon état d'esprit qui change, se meut indépendamment de tout ce que je tente de lui imposer ?

Il y a en moi l'obligation de poursuivre tout ce qui fuit et m'évite, il y a le pressentiment que j'ai quelque chose à recevoir ; et que, en retour, je me dois d'exprimer ce don – même minime – qui s'exprime au compte-gouttes et que je prends avec difficulté mais non pas réticence.

Je ne l'aurai que trop poursuivie, cette voix qui fuit dans la nuit. C'est une fusée sans artifice ni lumière, mais qui pourtant, à défaut de percer la nuit qui m'entoure, arrive à repousser au loin le noir d'encre de ma tête. C'est un eau bienfaitrice qui ne se donne que rarement ; mais le

miracle se fait parfois – un jour où l'on est un peu plus éveillé, sur le qui-vive, dans une écoute exigeante mais patiente.

Et puis l'on arrive à la source, d'où la voix – ou plutôt *les voix* - est originaire. C'est une trouée dans le feuillage, une tache claire et mouvante qui court, se répand, et appelle les noctambules (dont je fais, à mon amusement, partie, avec l'oiseau de nuit qui vient boire, petite silhouette grise qui ne s'attarde jamais et dont le vol stable et tranquille s'accorde avec le flux harmonieux – harmonisant du ruisseau. Dans mon esprit les deux s'accordent. Ils se donnent à eux-mêmes, puis la nuit me les donne.

(Comme on l'aura poursuivie, celle qui ne fuit que la nuit !)

Source d'eaux vives,
Qui tourne dans les branchages,
La nuit s'en empare sans succès,
La source résiste comme une tendre lame,
Elle projette sa lueur dans l'obscurité.

Des « cadeaux » de la nuit je ne sais souvent qu'en faire, si ce n'est tâtonner, chercher, reprendre et transformer les pierres – mouillées et mousseuses, l'eau – transparente et imperceptible, l'arbre qui se penche comme pour boire – oiseau gigantesque dont je me demande si je n'en serais pas la proie. Comment leur rendre justice ? Le poème est l'une de ces possibilités qui conviendraient encore le mieux à cette nature légère et diaphane qui disparaîtra aux premiers rayons du jour. Il faut qu'elle soit alors synthétisée, ramassée, mais solide et céleste. Le moins de mots possibles – une économie non pas de forces, mais de faussetés. Et, de temps à autre, un signe de ce qu'il faut investir pour arriver à une vision claire. Et la conclusion, qui lève le mystère sur l'énigme posée.

(Comme on l'aura regardée, celle qui ne pare que la nuit !)

La nuit cache un ruisseau de pensées.

Oiseau toujours caché,
voix qui toujours nous ignore,
comme elle ignore la plainte,
voix sans mélancolie.

Voix unie à la nuit,
voix liée à la lune
Et à sa cible innocente
Au bol qui la désaltère.

Source-fusée qui s'élève
Tourne dans les branches obscures,
La plus vive
La lumineuse,
Sort des feuillages.

C'est un ruisseau que la nuit cache.

Un instant encore, un mot. (Y renoncer parfaitement: jamais.) Ce que la poésie implique, ce qu'elle refuse et réfute, je ne le sais guère. Un abandon complet est, je crois, ce que les choses nous demandent – et nous l'exigent. Elles tournent le dos au pédantisme, se glissent sous les fioritures, font un pied-de-nez aux effets. Impossible de les saisir sans avoir la *simplicité*. Les sens s'ouvrent. L'âme respire et se dilate. On entend la voix douce de l'eau qui coule, le cri

tendrement violent de l'oiseau de nuit. Est-ce moi ? Est-ce toi ? Est-ce l'ombre, la proie ?

Oiseau toujours caché,
voix qui toujours nous ignore,
comme elle ignore la plainte,
voix sans mélancolie.

Voix unie à la nuit,
voix liée à la lune
comme à sa cible candide
ou au bol qui la désaltère.

*(Comme on l'aura poursuivie,
celle qui ne fuit que la nuit !)*

Tendre fusée qui s'élève
en tournant dans l'obscur,
de toutes les eaux la plus vive,
fontaine dans les feuillages.

*(Comme on l'aura regardée,
celle qui ne vêt que la nuit !)*

Ruisseau caché dans la nuit.³

Copyright ©Charlotte Courdesse

3 JACCOTTET, Philippe, *Et, néanmoins*, Gallimard, 2001, p.87